

Une mer, deux rives, trois religions

Predrag MATVEJEVITCH *

Quelles que soient les voix, timides au demeurant, qui s'élèvent ça et là sur le sort de la Méditerranée, c'est le pessimisme qui semble gagner quant à son avenir. Entre une identité de l'être tant mythologisée et une identité du faire qui peine à se dessiner, la *mare nostrum* n'est "première" que dans ses divisions.

Predrag MATVEJEVITCH nous invite ici à abandonner les stéréotypes sur la Méditerranée pour pouvoir penser un projet euro-méditerranéen qui ne soit pas bâti sur le sable des nostalgies et autres vœux pieux.

L' image qu'offre la Méditerranée est loin d'être rassurante. En effet, sa côte Nord présente un certain retard par rapport à celle du nord. L'ensemble du bassin a peine à s'arrimer au continent, tant au Nord qu'au Sud. Peut-on d'ailleurs considérer cette mer comme un véritable *ensemble* sans tenir compte des fractures qui la divisent, des conflits qui la déchirent : Palestine, Liban, Chypre, Maghreb, Balkans, ex-Yougoslavie ? La Méditerranée semble vouée, elle aussi, au destin d'un monde *ex*.

L'Union Européenne s'accomplit sans références à elle : c'est une Europe coupée du "berceau de l'Europe". Comme si une personne pouvait se former privée de son enfance ou de son adolescence. Les explications que l'on donne, banales ou répétitives, parviennent rarement à convaincre ceux auxquels elles sont adressées. Les grilles du Nord à travers lesquelles on observe le présent ou l'avenir méditerranéens, concordent mal avec celles du sud. La côte septentrionale de la Mer intérieure a une autre perception et une conscience différente de celle de la côte qui lui fait face. Les rives méditerranéennes n'ont en commun de nos jours que leur insatisfaction. La mer elle-même ressemble de plus en plus à une frontière s'étendant du Levant au Ponant, séparant l'Europe de l'Afrique et de l'Asie mineure.

Entre mythe et réalité

Les décisions concernant le sort de la Méditerranée sont si souvent prises en dehors d'elle, ou bien sans elle : cela engendre tantôt des frustrations, tantôt des

fantasmes. Les jubilations devant le spectacle de la mer méditerranéenne se font rares ou retenues. Les nostalgies s'expriment à travers les arts et les lettres. Les fragmentations l'emportent sur les convergences. Un pessimisme historique s'annonce depuis longtemps à l'horizon.

Quoi qu'il en soit, les consciences méditerranéennes s'alarment et, de temps à autre, s'organisent. Leurs exigences ont suscité, au cours des dernières décennies, plusieurs plans ou programmes : les Chartes d'Athènes et de Marseille, les Conventions de Barcelone et de Gênes, le Plan de l'Action pour la Méditerranée (PAM) et le "Plan Bleu" de Sophia-Antipolis projetant l'avenir de la Méditerranée "à l'horizon 2025", les déclarations de Naples, Malte, Tunis, Split, Palma de Majorque, entre autres. Ces efforts, louables et généreux dans leurs intentions, stimulés ou soutenus par certaines commissions gouvernementales ou institutions internationales, n'ont abouti qu'à des résultats fort limités. Ce genre de discours prospectif est en train de perdre toute crédibilité. Les Etats qui ont façade sur mer ne possèdent que des rudiments de politique maritime. Ils arrivent rarement à concilier quelques prises de position particulières qui tiennent lieu d'une politique commune.

La Méditerranée se présente comme un état de choses, elle n'arrive pas à devenir un projet. Sa côte Nord apparaît occasionnellement dans des programmes européens. La côte Sud reste réservée envers les politiques méditerranéennes après son expérience du colonialisme. Les deux rives ont bien plus d'importance sur les cartes qu'emploient les stratèges que sur celles que déploient les économistes.

* *Ecrivain, Professeur à l'Université "La Sapienza" de Rome.*

Tout a été dit sur cette "mer première" devenue un détroit maritime, sur son unité et sa division, son homogénéité et sa disparité. Nous savons depuis longtemps qu'elle n'est ni "une réalité en soi", ni une "constante" : l'ensemble méditerranéen est composé de plusieurs sous-ensembles qui défient ou réfutent les idées unificatrices. Des conceptions historiques ou politiques se substituent aux conceptions sociales ou culturelles sans parvenir à coïncider ou à s'harmoniser. Les catégories de civilisation ou les matrices d'évolution au Nord et au Sud ne se laissent pas réduire à des dénominateurs communs. Les approches tentées depuis la côte et celles venant de l'arrière-pays s'excluent ou s'opposent les unes aux autres.

Percevoir la Méditerranée à partir de son seul passé reste une habitude tenace tant sur le littoral que dans l'arrière-pays. La "patrie des mythes" a souffert des mythologies qu'elle a elle-même engendrées ou que d'autres ont nourries. Cet espace riche d'histoire a été victime de toutes sortes d'historicismes. La tendance à confondre la représentation de la réalité avec cette réalité même se perpétue : l'image de la Méditerranée et la Méditerranée elle-même ne s'identifient point. Une *identité de l'être*, en s'amplifiant, éclipse ou repousse une *identité du faire*, mal définie. La rétrospective continue à l'emporter sur la prospective. Ainsi la pensée elle-même reste la prisonnière des stéréotypes.

Passions et déchirures

La Méditerranée a affronté la modernité avec du retard. Elle n'a pas connu la laïcité sur tous ses bords. Pour procéder à un examen critique de ces faits, il faut au préalable se délester d'un ballast encombrant. Chacune des côtes connaît ses propres contradictions qui ne cessent de se refléter sur le reste du bassin ou sur d'autres espaces, parfois lointains. La réalisation d'une *convivance* (ce vieux terme me semble plus approprié que celui de *convivialité*) au sein des territoires multiethniques ou plurinationaux, là où se croisent et s'entre-mêlent des cultures variées et des religions diverses connaît sous nos yeux un cruel échec. Est-ce un hasard si précisément dans des carrefours, tels que le Liban ou la Bosnie-Herzégovine, des guerres implacables

persistent ? Mais je dois m'arrêter ici, non sans une pénible perplexité.

J'ai reçu d'Ibo Andric, peu de temps après l'attribution de son prix Nobel, l'un de ses romans traduit en italien, avec une dédicace écrite dans la même langue, contenant une citation de Leonard de Vinci : *Da oriente a Occidente in ogni punto è divisione* (NDLR : littéralement "*De l'Orient à l'Occident, chaque point est division*"). Cette idée m'a surpris : quand et comment le peintre a-t-il pu faire une observation ou une expérience pareilles ? Je ne le sais pas encore. J'ai souvent pensé à cette brève maxime lors de mes périples méditerranéens, en écrivant mon "*Breviaire*" (*). J'ai pu me rendre compte, plus tard, à quel point elle s'applique au destin de l'ex-Yougoslavie et aux passions qui l'ont déchirée. Je l'évoque ici une fois de plus : frontière entre Orient et Occident, ligne de partage entre les anciens empires espace du schisme chrétien, faille entre la catholicité latine et l'orthodoxie byzantine, lieu de conflit entre chrétienté et islam. Premier pays du tiers-monde en Europe ou encore premier pays européen dans le tiers-monde, il est difficile de trancher. D'autres fractures s'y joignent : vestiges des empires supranationaux, habsbourgeois et ottoman, restes des nouveaux Etats découpés au gré des accords internationaux et des programmes nationaux, héritages de deux guerres mondiales et d'une guerre froide, idées de la nation du XIXe siècle et idéologies du XXe, directions tangentes ou transversales Est-Ouest et Nord-Sud, vicissitudes des relations entre l'Europe de l'Est et celle de l'Ouest, divergences entre les pays développés et ceux en voie de développement. Autant de "divisions" qui s'affrontent sur cette partie de la presqu'île balkanique "entre Occident et Orient" avec une intensité qui rappelle par moment les tragédies antiques.

La Méditerranée connaît bien d'autres conflits, sur la côte même, entre la côte et son arrière-pays.

Mers "conciliées"

Sur l'autre rive, le sable du Sahara (ce mot signifie "terre pauvre") avance et envahit d'un siècle à l'autre, kilomètre par kilomètre, les terres environnantes. En maint lieu il ne reste qu'une lisière cultiva-

ble, entre mer et désert. Or ce territoire est de plus en plus peuplé. Ses habitants sont, en majeure partie, jeunes, alors que ceux de la côte Nord ont vieilli. Les hégémonies méditerranéennes se sont exercées à tour de rôle, les nouveaux Etats succédant aux anciens. Les tensions qui se créent le long de la côte suscitent les inquiétudes du Sud et du Nord. Si l'arriération fait naître l'indolence, l'abandon y contribue. Une déchirante alternative divise les esprits au Maghreb et au Machrek : *moderniser l'islam ou islamiser la modernité*. Ces deux démarches ne vont pas de pair : l'une semble exclure ou renier l'autre. Ainsi s'aggravent les relations non seulement entre le monde arabe et la Méditerranée, mais aussi (au sein des nations arabes, entre leurs projets unitaires et leurs propensions particularistes. Les fermetures qui s'opèrent dans tout le bassin contredisent une naturelle tendance à l'interdépendance. La culture est elle-même trop déchirée pour fournir une aide quelconque. A un véritable dialogue se substituent de vagues tractations : Nord-Sud, Est-Ouest, la boussole semble être cassée.

La Mer Noire, notre voisine, est liée à la Méditerranée et à certains de ses mythes : ancienne mer d'aventure et d'énigme, d'argonautes à la quête de la Toison d'or, Colchide et Tauride, ports d'escale et relais des routes menant au loin. L'Ukraine reste auprès de cette mer comme une grande plaine continentale, aussi féconde que mal exploitée, à laquelle l'histoire n'a pas permis de trouver une vocation maritime. La Russie a dû se tourner vers d'autres mers, au Nord. Elle cherche de nos jours des issues ou des corridors sur le Pont Euxin et la Mer intérieure. La Mer Noire est devenue un golfe dans un golfe. Sur ses rives se profilent des failles qui marquent, à l'Est, un monde dit "ex".

Appelée naguère "Golfe de Venise" et fière de porter ce nom glorieux, l'Adriatique est réduite à un bras de mer. Ses ports sont de moins en moins prospères, l'eau en est altérée, les poissons eux-mêmes s'y font rares. Arrêtons notre périple dans l'ex-Golfe de la Sérénissime où l'Histoire semble avoir jeté son ancre.

A quoi sert de répéter, avec résignation ou exaspération, les atteintes que continue à subir notre mer ? Rien ne nous autorise toutefois à les passer sous silence : dégra-



dation de l'environnement, pollutions sordides, entreprises sauvages, mouvements démographiques mal maîtrisés, corruption au sens propre et au sens figuré, manque d'ordre et défaut de discipline, localismes, régionalismes, bien d'autres "ismes" encore. La Méditerranée n'est cependant pas seule responsable d'un tel état de choses. Ses meilleures traditions — celles qui associaient l'art et l'art de vivre — s'y sont opposées en vain. Les notions de solidarité et d'échange, de cohésion et de "partenariat" (ce dernier néologisme est assez révélateur), doivent être soumises à un examen critique. La seule crainte d'une immigration venant de la côte du Sud ne suffit pas pour déterminer une politique raisonnée.

La Méditerranée existe-t-elle autrement que dans notre imaginaire ? se demande-t-on au Sud comme au Nord, au Ponant comme au Levant. Et pourtant, il existe des modes d'être et des manières de vivre communs ou rapprochés, en dépit des scissions et des conflits qu'éprouve et subit cette partie du monde. Certains considèrent, au commencement et à la fin de l'histoire, les rives elles-mêmes, d'autres se contentent d'envisager les seules façades. Il y a là parfois non seulement deux visions ou deux approches différentes, mais aussi deux sensibilités ou deux vocabulaires divers. La fracture qui en

procède est plus profonde qu'elle ne semble être de prime abord : elle entraîne d'autres fractures, rhétoriques, stylistiques, imaginaires ; elle engendre des alternatives, qui se nourrissent du mythe ou de la réalité, de la misère ou d'une certaine fierté.

Bien des définitions, dans ce contexte, sont sujettes à caution. Il n'existe pas qu'une culture méditerranéenne : il y en a plusieurs au sein d'une Méditerranée unique. Elles sont caractérisées par des traits à la fois semblables et différents, rarement unis et jamais identiques. Leurs similitudes sont dues à la proximité d'une mer commune et à la rencontre, sur ses bords, de nations et de formes d'expression voisines. Leurs différences sont marquées par des faits d'origine et d'histoire, de croyances et de coutumes, parfois irréciliables. Ni les similitudes ni les différences n'y sont absolues ou constantes. Ce sont tantôt les premières, tantôt les dernières qui l'emportent.

Le reste est mythologie.

Elaborer une culture interméditerranéenne alternative, la mise en oeuvre d'un tel projet ne semble pas imminente. *Partager une vision différenciée* est plus modeste, sans être toujours facile à réaliser. *Les vieux cordages submergés*, que la

poésie se propose de retrouver et de relier, ont été, aussi bien dans les ports qu'au large, souvent rompus ou arrachés par l'intolérance ou la simple ignorance.

Ce vaste amphithéâtre a vu jouer longtemps le même répertoire, au point que les gestes de ses acteurs sont connus ou prévisibles. Son génie a pourtant su, d'une étape à l'autre, réaffirmer sa créativité renouveler sa fabulation à nulle autre pareille. Il faut donc repenser les notions périmées de périphérie et de centre,

les anciens rapports de distance et de proximité, les significations des coupures et des enclaves, les relations des symétries face aux asymétries. Il ne suffit plus de les considérer uniquement sur une échelle de proportions ou sous un aspect dimensionnel : ils peuvent s'exprimer également en termes de valeurs. Certains concepts euclidiens de la géométrie demandent à être redéfinis. Les formes de rhétorique et de narration, de politique et de dialectique, inventions de l'esprit méditerranéen, ont trop longtemps servi et semblent parfois usées. Je ne sais si de telles invocations peuvent aider à ne pas se laisser dominer par ce pessimisme historique que j'ai indiqué au début de ce périple et qui ressemble, par moments, à l'angoisse retenue des navigateurs du passé se dirigeant vers des rivages inconnus.

Pourra-t-on arrêter ou empêcher de nouvelles "divisions", en chaque point, "de l'Orient à l'Occident" ? Ce sont des questions qui restent sans réponses.

Au nom de la mer

Pour éclairer certaines ressemblances ou différences concernant les relations des peuples méditerranéens avec la mer, il est utile de rappeler, à côté des faits d'ordre historique ou géopolitique le rôle que pourrait jouer la variété des croyances ou

des mythologies. Plusieurs populations de la Méditerranée offraient des sacrifices à la mer — chevaux, taureaux, etc., symboles de la force ou de la fécondité. Les divinités maritimes avaient une place particulière dans leurs panthéons : Poséidon est, comme on sait, fils de Rhéa et de Cronos, le Neptune des Romains. Le paganisme grec fut caractérisé par une attitude ambivalente : crainte devant une mer pleine d'inconnu, admiration devant un spectacle qu'aucun autre n'égale. La langue grecque possédait plusieurs dénominations distinguant la multitude des aspects maritimes : matière ou contenu (*halos*), présence, route ou étendue (*pontos*, *pelagos*), nature ou événement (*thalassa*). Ces noms pouvaient s'accoler l'un à l'autre et combiner ou multiplier leurs significations : matière étendue, nature-contenu, présence-événement, etc. Cela démontre, entre autres, l'immense richesse des relations envers la mer même.

La Bible et le Talmud donnent plusieurs noms à la Mer méditerranéenne : Grande mer (*iam hagadol*, *Jos. 1, 4*), Mer qui est en arrière (*iam ha-aharon*, *Deut. 11, 24*), Mer philistine (*iam p'listim*, *Ex. 23, 31*). Le mot sémite *iam* désignait indifféremment toutes les grandes étendues d'eau : mers, lacs, fleuves. Ce sera le cas également de bien des peuples craignant les horizons sans fin qu'offre le spectacle de la mer : Romains au début, Slaves, Germaniques, Arabes, Turcs, etc.

Le peuple élu, encore en Égypte, partageait avec les sujets des pharaons la crainte "des peuples de la mer". Cette attitude est implicite dans l'Ancien Testament de même que dans les textes talmudiques. La mention des "peuples de la mer" se trouve dans la grande inscription de Merenptah. Le papyrus appelé *Harris* énumère certains d'entre eux : Serden (peut-être les Sardes), Weses, Tekker, Denen, Pelestel (Philistin ?). La malédiction des Philistins, des "incirconcis", figure dans l'Ancien Testament. Dans *l'exode* (14), les eaux maritimes se fendirent — et le peuple, précédé par Moïse, passa à sec et non pas sur la mer. Jonas utilisa un animal marin, présenté souvent sous forme d'une baleine, pour se déplacer sur mer ; son nom signifie en hébreu "pigeon", et non pas "goéland". La mer biblique est peuplée de monstres semblables au Léviathan ou au Rachab. Daniel aperçoit "quatre grandes

bêtes montant de la mer". Saint Jean parle, dans l'Apocalypse, d'une "bête horrible avec sept têtes et dix cornes", sortant des vagues. Il prévoit la disparition de la mer à la suite du Jugement dernier. Le bruit des houles est comparé à la révolte des nations contre Dieu (*Is. 51*). Jésus-Christ marche sur la surface des eaux en utilisant les paroles qui les exorcisent : "Tais-toi. Calme-toi" (*Mat. 4*). Dieu seul est plus fort que la mer.

Le christianisme a gardé dans son héritage une semblable attitude. Elle est toutefois atténuée par les grands voyages de Saint Paul, naviguant, non sans difficulté, de la Terre Sainte à la Ville éternelle. Saint Jérôme tente de trouver l'étymologie du nom de Marie : selon certains il voyait dans *Mir-iam* le sens de *Stella Maris*. Saint Augustin nous confesse déjà que "pour nous, enfants nés et nourris sur les rives méditerranéennes (*apud mediterraneos*) l'eau entrevue même dans le petit calice rappelle la mer" (*Epist. VII, 14*).

Ibn Khaldun a témoigné de la crainte qu'éprouvaient les Arabes, et surtout les Berbères, devant la Mer Blanche : *al-bah-al-abyad* — les Arabes appelaient ainsi la Méditerranée, lui donnant également les noms d'autres nations : *Mer des Rumis*, c'est-à-dire Byzantine, *Mer Syrienne*. Ils l'ont nommé l'océan *Mer des Ténèbres* (*al-bahr al-Zulumat*), redoutant de s'y aventurer.

Quoi qu'il en soit, le Coran reconnaît deux mers, séparées l'une de l'autre par une barrière, ne pouvant jamais se rencontrer (*LV, 19*). "Les perles et le corail proviennent de ces deux mers" (*LV, 22*). Dans les métaphores figurent même les sept différentes mers. Le prophète a salué les embarcations qui naviguaient. Il a conseillé de manger tout ce qui vient de la mer et de se parer de tout ce qui s'y trouve. D'après certains hadits (qui ne comptent pas parmi les plus crédibles) il a aussi encouragé les conquêtes des autres mers et rappelé qu'une victoire maritime vaut dix victoires sur terre. Le désert qui, selon la Bible, ressemble à la mer, a absorbé la puissance des nations qui le côtoient. Il ne restait pas à ceux qui luttaient contre les dunes assez de forces pour affronter les houles.

La mer change de genre d'un littoral à l'autre : neutre en latin ou dans les langues

slaves, elle est masculine en italien, féminine en français, tour à tour masculine ou féminine en espagnol, elle possède deux noms masculins en arabe ; le grec, dans ses multiples désignations composées ou superposées, lui donne tous les genres. Ainsi est-il difficile de tracer les frontières qui séparent les mers. Ces limites ne sont pas d'ordinaire maritimes : elles sont tracées sur les continents. Ces quelques remarques pourraient probablement aider à comprendre certaines relations entre les peuples qui habitent les pourtours de la mer, que beaucoup d'entre nous considèrent comme la nôtre : *mare nostrum*, divisée entre nous, ou par nous-mêmes. ■

Predrag Matvejevitch est né à Mostar (Bosnie-Herzgovine), en 1932. "Ecrivain ex-Yougoslave", d'origine croate et russe, il vit actuellement "entre asile et exil", à Paris, et surtout à Rome où il enseigne les littératures slaves à l'Université "La Sapienza".

Derniers ouvrages publiés en France :
 (*) **Bréviaire méditerranéen**, Ed. Fayard, Prix du Meilleur Livre Etranger, 1993
Entre asile et exil, Ed. Stock 1995
Le Monde ex, Ed. Fayard 1997

Cet article fait partie d'un cycle de conférences de l'auteur au Collège de France en 1997.